



CHAPITRE XIII

LE RETOUR

18 novembre. Le voyage s'est effectué sans trop de fatigue.

Quel intérêt inspire la souffrance d'un enfant ! Nous avons été partout l'objet d'une sympathie sincère. Il est si charmant, mon petit Auguste ! Ses beaux yeux noirs pleins de douceur, sa tête bien faite ornée d'une chevelure blonde et souple..., et son infirmité !... Tout cela parle bien haut. Que de fois j'ai recueilli ces mots : pauvre

enfant ! pauvre mère ! J'étais tentée de remercier ceux qui ne nous séparaient pas.

Nous voici installés à Paris. Nos amis sont accourus ; ma plaie s'est rouverte de nouveau. Je préférerais notre solitude, si le séjour de la ville pendant l'hiver ne devait procurer des distractions à mon cher Auguste.

A notre première visite au collège, Henri a fondu en larmes en se jetant dans nos bras. La pensée de son frère était pour beaucoup dans cette émotion. Je lui ai recommandé d'être bien calme, lorsqu'il viendra à la maison.

« Soyez tranquille ; je ne veux que faire plaisir à mon petit frère, et il en sera toujours ainsi ; je serai son plus grand ami. Lorsqu'un devoir m'ennuie, je me dis : « Auguste serait bien content d'être en classe, de s'instruire, au lieu d'être étendu sur un lit. » Oh ! quand je serai grand.... je ne le quitterai jamais. »

Alphonse ne me permet de consoler Henri que dans une certaine mesure : il est certain que les souffrances d'Auguste sont dues à l'étourderie de son frère. Ce malheur sera la cause d'une amitié sérieuse entre nos deux fils ; à cette espérance, mon cœur se réjouit dans sa tristesse. Aimez-vous, mes chéris ! votre tendresse nous

console; elle fortifie notre courage, elle rend la paix à notre âme.

Pendant le premier mois de notre séjour à Paris, j'ai reçu beaucoup de visites; je me suis excusée de n'en point rendre. On m'a témoigné d'abord de l'indulgence et de la compassion. Mais, lorsque ma résolution de me consacrer entièrement à mon fils infirme a été connue, tous les visages ont changé et peu à peu on m'a délaissée. Il y a, dit-on, de l'exagération dans ma conduite; l'infirmité d'Auguste peut durer des années, si ce n'est toujours; mon mari devrait m'empêcher de rompre ainsi avec le monde; je suis trop jeune encore pour prendre un parti semblable.

Cette circonstance m'apprend à connaître nos véritables amis. Ceux-ci viennent nous voir et ne s'étonnent pas de me trouver à la maison.

Quand une femme a retranché de sa vie les visites inutiles, quand elle s'est dégagée de cette chaîne d'obligations imaginaires, le temps n'a plus la même valeur. Elle est tout étonnée de réaliser facilement ce qui lui apparaissait comme impossible. C'est l'expérience que je fais chaque jour, depuis que la santé de mon fils me retient chez moi. J'ai du temps pour toutes choses, d'où j'arrive aisément à conclure que j'en ai beaucoup perdu. Mon éducation, comme celle de toutes les femmes mariées

à dix-huit ans, est incomplète. Depuis douze ans, je vis sur un fonds d'instruction qui eût demandé à être développé. Sans doute, mes enfants ont absorbé une partie de mon temps, mais que d'heures auraient pu être employées à la culture de mon esprit! C'était le désir d'Alphonse, et s'il m'eût trouvée plus sédentaire, il m'aurait certainement dirigée dans ma seconde éducation.

Vainement j'essayais de me faire illusion en me disant que la plupart des jeunes femmes agissent de même; trop souvent, la lecture d'un roman, d'une revue leur suffit. Bien fournies de nouvelles et de lieux communs, elles vivent de l'esprit d'autrui et se négligent elles-mêmes. Est-ce ainsi que j'ai vécu!...

Ces pensées me sont inspirées par l'infirmité de mon enfant; je dois en tenir compte... je travaillerai près de lui, pour lui; il faut que je me mette en mesure de suppléer Alphonse dans ses fonctions de précepteur. C'en est fait: je vais devenir une femme studieuse. Ce soir, je prendrai ma première leçon de latin. Une pensée m'attriste pourtant, c'est que mes belles résolutions sont les conséquences d'un malheur. Le malheur!... Ne lui en voulons pas trop; c'est un maître dont la main s'adoucit, quand nous savons profiter de ses leçons;

il nous conduit souvent par un chemin plus sûr que celui dans lequel nous étions engagés.

Je vais me remettre à l'anglais que je parlais bien, lorsque j'avais l'âge de mon fils. Quand il sera guéri, nous irons tous en Angleterre.

Je suis triste. La visite du médecin ne nous apporte aucune consolation. Il n'y a pas de changement dans l'état d'Auguste... Ce sera long.

Ce matin, Alphonse et moi, nous avons rencontré sur le boulevard des Italiens une pauvre petite fille qui marchait à l'aide de deux béquilles. Elle n'avait guère plus de huit ans, et paraissait habituée à son infirmité. Cependant, elle n'osait traverser le boulevard encombré de voitures. Elle avançait et reculait. Alphonse me regarda et, sans me consulter davantage, il prit l'enfant dans ses bras, et la déposa de l'autre côté du boulevard.

Cet acte de bonté, fort simple en lui-même, excita l'admiration des passants.

« Ah ! m'a dit Alphonse, je ne mériterais sans doute pas leurs éloges, si Auguste pouvait courir comme autrefois ! »

La petite fille trottait devant nous, et se retourna jusqu'au détour de la rue Drouot, en nous faisant des signes de reconnaissance. Elle était heureuse.

Les amis de nos enfants ont assisté à une séance de lanterne magique. La lanterne était bonne, celui qui la montrait était un papa fort gai et plein d'esprit. On s'est beaucoup amusé. Auguste a complètement oublié qu'il n'était pas debout comme les autres. Il a ri de bon cœur ; j'en avais les larmes aux yeux. Nous recommencerons dans un mois.

Auguste m'a dit ce matin :

« Maman, je suis une espèce de Robinson sur son lit. Voyez, comme toutes mes affaires sont bien arrangées. J'ai inventé un cerf-volant qui s'envole au moyen d'un soufflet, et Yvonne se charge de le poursuivre dans la chambre en soufflant. Mère, je pense aussi, il me semble que je suis plus gentil que l'année dernière.

— Oui, mon chéri, ton père et moi remarquons avec plaisir tes progrès ; ta patience adoucit ton mal ; ta mauvaise humeur éloignerait tes petits amis.

— Maman, Victorine a dit un jour que son papa l'aime mieux que ses deux sœurs, parce qu'elle est la plus jolie. Est-ce vrai ?

— Je ne peux pas le croire. Ce qui attache le plus dans un enfant, c'est sa bonté, sa complaisance, sa docilité, ses bonnes dispositions ; mais l'amour des parents est si fort, si grand, qu'ils ai-

ment leurs enfants, même lorsqu'ils sont laids et qu'ils ont des défauts.

— Maman, si Victorine vient me voir, je lui réciterai la fable du Hibou. Elle ne sera plus si fière. »

Ces petits entretiens me ravissent. J'oublie l'infirmité d'Auguste en voyant se développer son intelligence, en voyant son cœur se former. Quand je songe à sa paresse d'enfant, à sa turbulence, à ses colères, je n'ose plus me plaindre. Le voilà devenu doux et tranquille. Son esprit s'intéresse déjà à beaucoup de choses. Il faut que je me tienne sur mes gardes pour être en mesure de répondre à ses questions.

J'ai besoin qu'Alphonse me rassure pour que je ne juge pas mon passé trop sévèrement. Jamais il n'y a eu autant d'ordre dans ma maison ; mes domestiques eux-mêmes s'en ressentent ; je me sens mieux jugée par eux.

Je consacre deux heures par jour à *mes études*. Je suis très-surprise de mon ignorance. Yvonne aura certainement une éducation moins superficielle que la mienne. Je m'applique surtout à former son caractère. Le caractère ne joue jamais un rôle indifférent dans notre vie : c'est un ami ou un ennemi qui nous suit partout ; l'incognito lui est impossible à garder. Il se montre au moment où nous y sommes le moins préparés. Notre habileté et notre bon cœur

même ne l'empêchent pas de se révéler, c'est un hôte que l'on promène à la ville et à la campagne ; il est de toutes nos parties de plaisir et les compromet plus ou moins. En voyage ! C'est un tyran implacable dont souffrent ceux qui ont eu l'imprudence de s'associer à des gens dont le caractère ne leur était pas bien connu.

Non, Victorine n'aura point d'intimité avec Yvonne. Cette enfant a de bonnes qualités ; j'en conviens : mais elle est moqueuse. Elle contrefait les passants et même les personnes que reçoit sa mère. Ce défaut m'est odieux. Il développe l'orgueil, car il a malheureusement des admirateurs ; il est opposé à la charité ; le moqueur blesse, outrage quelquefois cruellement.

Le soleil de mars a fait éclore les violettes et sortir les Parisiens de chez eux.

Yvonne est allée se promener avec miss Catherine, elle a rencontré ses amies ; enfants et gouvernantes ont été d'accord pour venir rendre visite à Auguste.

De joyeux camarades sont venus nous surprendre.

C'était à qui embrasserait le pauvre prisonnier, à qui lui raconterait une historiette ; les incidents les plus ordinaires de la promenade étaient redits avec une importance et quelquefois un charme

qui tenait Auguste suspendu aux lèvres du narrateur.

Une toupie neuve fut lancée, ronfla malgré l'épaisseur du tapis, ce qui excita un enthousiasme que Suzanne ne partagera certainement pas, si demain elle découvre un trou.

La joie a été générale en voyant entrer un plateau chargé de gâteaux et de tasses de chocolat. Auguste s'est levé, et a pris ses béquilles (dont il fait l'essai depuis quelques jours), et a voulu s'asseoir à table. C'était la preuve qu'il ne souffrait pas.

Quelques instants plus tard, les garçons se sont emparés des béquilles et se sont exercés à s'en servir.

« Oh ! mais c'est très-amusant ! s'écria l'un d'eux ; voyez, comme je cours !... »

Il faisait des sauts et des gambades. Tous riaient, même Auguste. Yvonne, ma chère petite fille, ne riait pas. Ce jeu l'attristait. Je l'ai fait cesser.

Cette belle journée a été vraiment heureuse : A peine les gentils visiteurs étaient-ils partis, qu'un de nos fermiers arriva portant une cage où deux jolies tourterelles au collier de jais s'étonnaient de faire leur entrée rue de l'Université.

Le bon Pierre s'était éveillé un matin en se

disant qu'il ne mourrait pas sans voir Paris, et, l'expérience lui ayant appris que partie remise est à moitié perdue, le brave homme s'était mis en route. Il n'arrivait pas les mains vides, ni les poches non plus ; pendant qu'Yvonne était à genoux devant ses nouvelles hôtes, les appelant des noms les plus doux, Pierre posait sur la table des cailloux brillants comme le diamant qu'il avait apportés à son petit maître. « C'est plus fort que moi : quand j'en trouve un joli, je le ramasse pour vous, monsieur Auguste. »

Et le bon Pierre faisait valoir ses trésors. Le fait est que, sans le savoir, il avait réuni plusieurs rares échantillons des richesses minéralogiques de nos montagnes.

Comme tant d'autres, Pierre avait gardé le plus beau pour la fin : il tira d'une boîte une douzaine de jolis papillons piqués sur un morceau de papier : « Ceux-là, dit-il, c'est mon gars qui les a attrapés pour vous. »

Auguste jeta un cri de joie, en voyant les papillons aux ailes d'azur, ou couleur d'orange et tachetées de noir.

Notre fermier n'avait en ce moment rien à envier aux riches de la terre. Le bonheur d'Auguste lui tirait des larmes, comme il disait.

Le brave Pierre ajouta à ces présents le récit de tout ce qui pouvait intéresser les enfants. On al-

lait tondre les brebis ; les poulains étaient déjà forts ; les poules poussaient, les vaches sortaient, les montagnes étaient toujours là, les glaciers brillaient au soleil comme des diamants.

« Vous reverrez tout cela bientôt, monsieur Auguste, et vous aurez cent fois plus de plaisir à vous promener que si vous n'aviez pas cessé un seul jour de le faire. Tenez ! moi ; ce méchant pied-là ne s'est-il pas avisé d'avoir la goutte cet hiver ! Pendant quinze jours j'étais comme un emplâtre dans mon fauteuil de bois. Oh ! dame ! j'étais pas si gentil que vous ! Je pestais du matin au soir ; ma pauvre femme en perdait la tête, et je crois que, si ça avait duré, il aurait fallu lui en mettre une autre.

« Quand j'ai repris brin à brin les affaires, j'étais quasiment fou de joie. Je restais là planté dans mon champ, comme ma bêche, regardant autour de moi, comme si j'arrivais de trois cents lieues. Le pays me semblait si beau, l'air si pur ! Je tapais du pied en marchant, et me disant : C'est-y commode tout de même d'en avoir deux ! Jamais je n'y avais pensé avant la visite de madame la goutte. Eh bien ! vous serez comme moi, quand vous serez guéri ! »

Ce naïf langage, tout en amusant Auguste, le consolait aussi. Moi-même je prenais ma part d'espérance. Alphonse n'eut pas moins de plaisir que

nous à voir le brave Pierre ; il l'approuve beaucoup d'être venu à Paris.

Nous avons offert à notre fermier une chambre, qu'il a acceptée. Mon mari lui a fait voir tout ce qui peut intéresser un paysan : les halles, nos marchés, nos églises, nos parcs et nos jardins.

On a fait aussi une visite au collégien. Pierre est parti très-satisfait de son voyage ; mais il ne reviendra pas : il y a trop de tapage, trop de monde ; ça lui fend la tête ; et puis c'est trop fatigant de marcher toujours droit devant soi.

Cette humble visite nous a causé plus de joie que celle d'un grand personnage : nos marchands n'ont dans leurs magasins rien qui soit capable d'intéresser et de distraire mon fils autant que ces pierres ramassées dans la montagne par un bon paysan. Yvonne ne quitte qu'à regret ses deux jolies captives. La cage étroite où elles se blottissaient est déjà remplacée par une autre très-grande. Yvonne, sous la direction d'Auguste, a fait une espèce de montagne verte avec des arbustes, des pots de fleurs, et ma fille dit à son frère : « Maintenant, elles peuvent se croire à la campagne. »

Quel plaisir j'éprouve en écrivant tous ces riens qui font la joie de mes enfants et remplissent leur vie ! Est-il une occupation plus digne de l'a-

mour d'une mère? Est-il une étude capable de mieux l'instruire?

Yvonne s'est éveillée avec des idées de liberté pour ses tourterelles : « Si nous les apprivoisons, mon frère? Elles seraient plus heureuses, et nous aussi. »

La proposition a été acceptée : chaque jour les captives sortent de la cage, et, suivant leur bonne ou leur mauvaise conduite, elles se promènent sur la table où le pain de gruau est répandu abondamment.

Avril. Nos amis en ont pris leur parti ; nous ne sommes plus des gens du monde ; tout à notre enfant, nous ne pensons qu'à ce qui peut lui être favorable.

De nos jours, il est de bon ton de dédaigner les beautés du printemps, ou du moins de se contenter de la verdure de Paris. La mode est une chose si puissante que, sans nous y conformer absolument, nous avions, depuis quelques années, prolongé notre séjour à la ville jusqu'à la fin de mai.

Maintenant, j'aspire au départ. Mon fils sera plus heureux à la campagne ; l'air lui sera bon, il pourra excercer ses forces plus aisément ; le chant des oiseaux, les haies fleuries, les papillons,

tout sera fête pour ce pauvre chéri. Déjà il fait des projets avec sa sœur.

Cependant une pensée m'attriste : quitter Henri ! Je me hâte lentement. Je veux faire toutes choses avec un ordre parfait ; je trouve toujours du nouveau, et je me sens heureuse de retarder ainsi mon départ. Mon indulgence pour les fournisseurs est extrême ; je suis quelquefois tentée de les remercier de leur inexactitude. Quatre mois sans voir mon fils!... sans entendre sa voix, sans écouter ses petites confidences, sans recevoir ses baisers!

